



SÉLECTION OFFICIELLE
UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES

LE GRAND SOIR



GMT PRODUCTIONS et NO MONEY PRODUCTIONS

présentent



SÉLECTION OFFICIELLE
UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES

LE GRAND SOIR

un film de **BENOIT DELÉPINE** et **GUSTAVE KERVERN**

Avec **BENOIT POELVOORDE** **ALBERT DUPONTEL**
BRIGITTE FONTAINE **ARESKI BELKACEM** **SERGE LARIVIERE**

Avec la participation de **BOULI LANNERS**

SORTIE LE 6 JUIN

Téléchargez les photos du film
et le dossier de presse sur :

www.advitamdistribution.com

DISTRIBUTION

Ad Vitam

71, rue de la fontaine au Roi

75011 Paris

Tél. : 01 46 34 75 74

Fax : 01 46 34 75 09

contact@advitamdistribution.com

PRESSE

Guerrar and Co

François Hassan Guerrar & Mélody Benistant

57, rue du Faubourg Montmartre - 75009 Paris

À Cannes : 12, Allée de la Madeleine - 06400 Cannes

Tél. : 01 43 59 48 02 - Fax. : 01 43 59 48 05

Mob. François : 06 23 24 08 90 - Mob. Melody : 06 66 26 62 62

Mail : guerrar.contact@gmail.com



SYNOPSIS

Les **Bonzini** tiennent le restaurant "la Pataterie" dans une zone commerciale. Leur fils aîné, **Not**, est le plus vieux punk à chien d'Europe. Son frère, **Jean Pierre**, est vendeur dans un magasin de literie. Quand **Jean Pierre** est licencié, les deux frères se retrouvent. **Le Grand Soir** c'est l'histoire d'une famille qui décide de faire la révolution... à sa manière.

INTERVIEW

GUSTAVE KERVERN & BENOÎT DELÉPINE

LE GRAND SOIR est le cinquième film de ces auteurs / réalisateurs singuliers, présenté à Cannes dans la section « Un Certain Regard ». Et celui qu'ils portent sur la société et leurs laissés-pour-compte magnifiques est plus que jamais d'actualité. Discussion avec le tandem sur des thèmes qui leur tiennent à cœur.

CHABROL, PIALAT ET LES AUTRES...

Benoît Delépine : Tous les gens cités au début du générique sont ceux qui ont participé à nos films, qui sont malheureusement morts depuis et qui avaient un côté punk. Chabrol, « bizarrement », en fait partie. Je l'avais rencontré plusieurs fois dans ma vie : c'était un esprit libre, avec des points de vue détonants. Il avait un humour incroyable et dans l'œil, cette pointe d'ironie absolue qu'il fallait parfois décrypter. C'était quelqu'un de bien. Il ne se prenait pas au sérieux et n'hésitait pas à se critiquer...

Gustave Kervern : Au générique, on a tenu également à remercier des gens qui ont compté pour nous. Y compris anonymes, comme un clochard qui habitait en bas de chez moi, Joe l'indien. Il avait un rire extraordinaire et on l'avait fait tourner dans AVIDA ; deux copains qui bossaient à « Groland » qui ont disparu ; des gens que l'on a découverts par hasard sur internet comme Paulo Anarkao...

Benoît Delépine : Il y a un livre qui va sortir, « De Groland au GRAND SOIR », où l'on explique qu'on se sent plus proche de cinéastes comme Jean-François Stévenin, d'un cinéma ambitieux, libre, simple, et dont le charme tient au fait que le film a été fait dans des conditions un peu limites.

Gustave Kervern : J'aime beaucoup de choses dans le cinéma français : récemment, j'ai revu UN MAUVAIS FILS de Claude Sautet, que je trouve génial. Bertrand Blier aussi...





On fait du cinéma de manière empirique. C'est plus difficile de faire des films comme ça, parce que tout le monde est terrorisé par le résultat, les entrées...

Benoît Delépine : Avec nous, tout se décide au dernier moment. Sur nos cinq films, on s'est débrouillé pour échapper un peu à tout ce système, lié par exemple au poids des chaînes de télévision. C'est une question de chance aussi. On rend notre travail à l'arrache tout en disant « *On a Depardieu, c'est maintenant ou jamais !* », « *Poelvoorde et Dupontel sont d'accord !* », alors que le scénario n'est pas complet. C'est un Rubik's cube auquel il manque de petites cases, mais on fonce quand même. Cela peut se passer ainsi, parce que ce sont des films qui ne coûtent pas cher.

HORS-LA-NORME

Benoît Delépine : On parlait de l'évolution du cinéma français, mais il y a aussi le spectateur qui a de plus en plus envie d'être surpris. Je pense que les grosses machines, comme les comédies où il y a un personnage et son contraire, ça devient trop marketing et lourd. Il y a davantage d'attrait et de curiosité pour l'« anormal », ça fait moins peur. Prenons les succès publics de l'année dernière : THE ARTIST est un vrai pari, POLISSE aussi et même INTOUCHABLES. Lorsqu'on a sorti AALTRA, tout le monde nous disait qu'un film avec des handicapés ne marcherait pas... Je crois que les gens en ont assez du pré-mâché, des sujets et des façons de filmer attendus.

Gustave Kervern : Par exemple, et comme à notre habitude, notre scénario est passé par plein d'étapes...

Benoît Delépine : On était parti sur un film, où un journaliste de province joué par Dupontel pète les plombs et décide d'aller mener une contre-enquête sur le 11 septembre à New York. On s'est aperçu que ça allait trop faire « théorie du complot » et TAXI DRIVER (rires). On est parti sur autre chose...

Gustave Kervern : (...) Sur la mythologie grecque à Montpellier avec un Diogène moderne, le punk à chien : quelqu'un qui laisse tout tomber pour vivre dans un « tonneau »...

Benoît Delépine : (...) On l'avait même trouvé ! Une sorte de conduite de ciment, où le gars aurait habité. C'est parti assez loin et ça se finissait en Chine (rires).

Gustave Kervern : On avait commencé à écrire des scènes où il y avait déjà les personnages des deux frères et des parents. Ces derniers vivaient dans un appartement du centre-ville, mais c'était pénible de devoir filmer autant de scènes à l'intérieur. Tout a changé quand on a eu l'idée de la zone commerciale.

Benoît Delépine : Dans le mot « cinématographique », il y a le côté graphique et il a toujours été fondamental dans nos films. Dans AALTRA, on trouve des longues lignes droites, les autoroutes, le cinémascope. AVIDA a un rapport avec la peinture, le zoo. Pour LOUISE-MICHEL, c'était le contraste entre l'usine et Jersey. Dans MAMMUTH, c'était le road movie. Dès qu'on a pensé à ce lieu avec le centre commercial, les images ont donné corps à l'histoire : c'était comme un western moderne.

Gustave Kervern : On ne voulait pas repartir sur la route. Là, c'est un road movie mais circulaire, à l'intérieur de cette zone.

Benoît Delépine : On a une façon très particulière de travailler. On a une petite équipe et on peut se permettre de changer ou de supprimer les scènes au dernier moment. Un film, c'est comme un être vivant, qui évolue au fil du temps. Avec Gustave,

on a confiance l'un en l'autre : du coup, on est capable de réécrire une scène le matin et de la proposer aux acteurs. C'est ce qui procure du plaisir sur un tournage : à chaque seconde, on est polarisé sur l'histoire.

Gustave Kervern : On améliore sans cesse le scénario. Comme on tourne quasiment dans l'ordre chronologique, on peut bonifier certaines scènes et en enlever d'autres qui sont inutiles. Au final, le film est souvent meilleur que le scénario de base et c'est aussi l'avis des acteurs.

Benoît Delépine : Dans LE GRAND SOIR, il y a une scène où Poelvoorde et Dupontel parlent en même temps, face à leur père. Au moment du montage, on n'a pas voulu couper ça ! Lors du tournage, on leur avait juste donner deux axes : des trucs de punk à chien pour Poelvoorde et pour Dupontel, la technologie télé, parce qu'il est fan de ça et possède un Home Cinéma. Ils ont dû préparer le truc chacun de leur côté, mais ça a été extraordinaire dès la première prise !

L'ÉTOILE DU BERGER PUNK

Gustave Kervern : Le fait que Benoît ait eu son chien à lui nous a enlevé une épine du pied !

Benoît Delépine : C'est un vrai punk, il a mordu toute l'équipe, tout le monde a son poinçon, dont notre premier assistant qui s'est retrouvé à l'hosto ! Quand on le voit bouffer les ballons ou lécher la gerbe de son maître, c'est lui qui en a eu l'idée. Il est l'inverse du clébard de THE ARTIST (rires).

Benoît Delépine : Notre point de départ - le Diogène moderne - c'était forcément un punk à chien, quelqu'un qui arrive à être libre et autonome. Le punk, ça n'était pas seulement la musique mais un rejet de la société de consommation, sans le côté 'baba cool'. C'était parfois violent mais ça impliquait aussi le dénuement, l'idée de ne pas faire partie d'une société qui court à la catastrophe.

Gustave Kervern : Les punks à chien, ça fait un moment que l'on tourne autour. Ce sont eux qui nous abordent le plus dans la rue : avec « Groland », on en a vraiment une bonne clientèle, même si, malheureusement, ils ne vont pas au cinéma (rires). Visuellement, ils sont souvent beaux et ce sont des gens fascinants. Ils ont du courage, ce sont des laissés-pour-compte, des jeunes en rupture familiale...

Benoît Delépine : (...) Ce sont aussi des aventuriers. Ils se baladent un peu partout en France, ils sont obligés de faire des petits boulots de temps en temps, comme les vendanges. Il y a aussi des histoires d'amour et il y a leurs relations avec leur clébard. Il y a un punk à chien que je vois régulièrement et qui me raconte des choses extraordinaires : il se barre en Allemagne, il se fait chaque fois gauler dans le train donc il en a pour des centaines de millions d'euros d'amende ; il a une clé USB remplie de photos avec ses copines et qu'il est tout fier de montrer aux flics...

Gustave Kervern : La séquence du début est tournée avec de vrais punks à chien. Humainement, ils sont touchants et ils ont de vraies personnalités. Dès le premier plan, je trouve que Benoît est beau. Les gens ont souvent peur d'eux dans la rue alors si le film peut changer un peu notre regard sur eux... On nous fait tout le temps peur dans cette société. Même moi, je suis pollué par tout ça. Il faut prendre sur soi, se forcer à sortir de sa carapace pour aller vers les gens. C'est un travail quotidien.

Benoît Delépine : On a galéré pour trouver les tatouages « Not », « Dead », qui se rejoignent dans « We are not dead ». Au début, on pensait à « Yes, we can but we're cons » (rires).

Gustave Kervern : C'était trop donneur de leçons : cela signifiait « bougez-vous le cul » alors que nous-mêmes, on se dit parfois qu'on a le cul en plomb.

BÈGLAIS, BÈGLAISES

Benoît Delépine : Quand on a fait les repérages à Bègles, c'était inouï. On aurait dit une sorte de palais, tout en marbre : un vrai temple de la consommation !

Gustave Kervern : On a toujours eu ce plaisir à faire des rencontres, à choisir des figurants parmi les habitants. Par exemple, dans la scène où Benoît vient fouiller dans les courses de clientes sur le parking et rentre dans leur voiture, on est tombé sur deux femmes adorables qui nous ont reconnus grâce à « Groland ». On leur a proposé de jouer dans le film et hop, on a tourné à l'arrache et elles sont étonnantes de naturel.

Benoît Delépine : Madame Jacqueline, qui joue la cliente du supermarché avec laquelle Benoît entame une grande discussion, c'est aussi une aventure extraordinaire. Quand on gambergeait sur le sujet, je suis tombé sur l'émission d'Isabelle Giordano où j'ai entendu cette dame qui parlait des zones commerciales avec une gouaille hallucinante.

J'ai récupéré ses coordonnées et, sans l'avoir jamais vue, on lui a donné rendez-vous sur le tournage. On a vu arriver une femme hallucinante, avec son fameux béret. Elle nous a fait un numéro dément, en oubliant complètement la caméra. Cette dame représente tout ce qu'on aime : elle est indépendante et digne.

Gustave Kervern : Un personnage comme elle, on n'a pas envie de la diriger. On savait qu'elle était bavarde, qu'elle n'aurait pas peur. Ça suffisait. On lui a demandé de parler plutôt de tel sujet, comme l'arnaque, et de se promener dans tel rayon, mais pas de réciter un dialogue. Elle a une incroyable force vitale. C'est la beauté du quotidien qu'on adore filmer.

Benoît Delépine : Et puis, Benoît s'est arrangé pour faire des ponctuations et conduire l'échange.

Gustave Kervern : Je repense à HUSBANDS de Cassavetes. Quand tu regardes les seconds rôles, ils sont tous sublimes. En France, c'est plus dur de trouver des acteurs qui sont des forces





de la nature. C'est pour ça qu'on prend des belges, parce qu'ils sont davantage expansifs, ils ont moins peur du jugement de l'autre. Dans nos films, on fait attention à tout le monde : il faut que chacun ait à « manger ».

Benoît Delépine : Personne n'est figurant. Je n'aime pas ce terme : c'est comme si on les considérait comme des figures que l'on pose à la manière d'un élément de décor...

On n'est pas des grands chefs cuisiniers, mais on choisit nous-mêmes chaque légume (rires). Je suis super content du cinéma que l'on fait pour une raison simple : la bonté qui en émane. Tu peux observer la nature humaine et te dire qu'on n'est pas devenu des robots.

BIG BROTHER(S)

Gustave Kervern : J'adore l'idée des caméras de surveillance. C'est déjà hallucinant dans la vraie vie : à Nice, ils mettent des PV grâce à elles. Pour le film, on n'a rien reconstitué car chez « Carrefour », on a eu accès à leur système. On était scié : c'était l'occasion de montrer que nos moindres faits et gestes sont surveillés.

Les zones commerciales sont hyper sécurisées : il n'y a jamais de problème ni de punk à chien ! Du coup, c'était intéressant de balader un mec comme ça dans cet endroit : il ne s'y retrouve pas, parce que tout est trop propre. Ce sont aussi de vrais lieux de vie moderne. A Toulon, par exemple à « Grand Var », c'est le but de promenade de beaucoup de gens...

Benoît Delépine : (...) En même temps, je ne déteste pas ce genre d'endroits !

Gustave Kervern : C'est pour ça que le film n'est pas une vraie critique de ce lieu. On peut s'y sentir bien et y trouver un mélange incroyable de gens. Il y a la clim', de bons fauteuils et ce côté linéaire des produits, c'est rassurant.

Benoît Delépine : C'était un studio de cinéma à ciel ouvert, sans aucun décor à faire (rires).
« Big brother(s) », ça nous évoque aussi le tandem Ben / Jean-

Pierre. On connaissait Poelvoorde et Dupontel depuis une quinzaine d'années, mais chacun de leur côté. On les avait déjà fait tourner de petites scènes dans nos films, donc il existait une forme de fraternité. Les réunir était notre challenge : c'est inouï que deux personnes, avec le même goût du cinéma et de l'humour noir, n'aient jamais joué ensemble. Ce sont deux personnalités très différentes et il a fallu les convaincre.

Gustave Kervern : On les voulait absolument. Il n'était pas question de jouer nous-mêmes dans le film et nous n'avions personne d'autre en tête. Je ne crois pas qu'on aurait fait le film sans eux.

Benoît Delépine : Je me souviens que Benoît ne voulait pas se faire une crête. Ça nous emmerdait parce que même avec un maquillage bien fait, ça se voit. On lui a demandé de couper déjà un peu sur les côtés et le coiffeur a foncé pour tout enlever (rires). Benoît s'est vu et il s'est plu !

Comme on tournait dans l'ordre chronologique, Albert ne devait pas se sentir trop à l'aise : son personnage est un vendeur, assez rigide, qui ne se libère que peu à peu. Il y a une forme de complicité et de respect qui s'installe. La dynamique des rapports entre les deux frères s'inverse.

TRAVELLING MAIS PAS TROP

Benoît Delépine : La scène filmée en travelling où Poelvoorde et Dupontel passent d'un pavillon à l'autre n'était pas écrite, on n'avait rien prévu ! On a fini par trouver un lotissement, sauf que certains habitants n'étaient pas là. Quand les deux frères passent au-dessus de la barricade, c'est moi qui leur gueule « Qu'est-ce que vous faites là ?! » (rires).

Gustave Kervern : Le travelling s'est fait à l'arrache, inspiré par une vieille scène récupérée du scénario sur Diogène !

Benoît Delépine : On ne réfléchit pas vraiment en terme d'évolution de mise en scène. Avant, on était davantage dans des tableaux et, sur ce film-là, on a décidé de bouger un peu

plus, d'utiliser la caméra à l'épaule, mais sans en faire trop. On ne va pas passer à la Steadycam ou à la caméra qui vole, ça ne nous ressemble pas. C'est plus une question de feeling...

Gustave Kervern : Qui sait, peut-être arrivera-t-on un jour au bout du concept ?

Benoît Delépine : Il n'y a pas vraiment de plaisir de mise en scène, d'un point de vue purement technique. La scène où Benoît est porté depuis la scène du concert jusqu'à la poubelle, on voulait la faire en un plan-séquence mais on a laissé tomber : ça aurait duré des plombes et plutôt que de se forcer, on a préféré le faire en deux fois.

Gustave Kervern : La question de la mise en scène se pose autrement. Comme on tourne peu de plans et qu'il s'agit souvent de plans fixes, il faut que chacun soit vraiment réussi : là, on se prend beaucoup le chou pour peaufiner l'arrière-plan, exprimer tout ce que l'on veut. Si possible, il doit se passer un truc dans chaque scène.

Benoît Delépine : On ne se prend pas la tête sur la technique elle-même. Il faut que ça soit simple...

Gustave Kervern : On ne fait pas de plongée, de contre-plongée, de champ / contrechamp...

Benoît Delépine : ... On privilégie le moment de grâce. Etre trop compliqué en terme de technique, c'est risquer de le louper, parce que la caméra n'est pas au bon endroit. On préfère rester proche de l'action et de l'instant.

Gustave Kervern : Benoît nous disait qu'il aurait du mal à revenir sur un tournage « normal » avec des champs / contrechamps. Pour un acteur, jouer dans nos films veut dire « ne pas se louper » : quand Benoît fait son laïus au micro, on ne coupe pas la scène donc il faut qu'il soit bon ! Pour un acteur, c'est beau d'arriver à sortir tout son texte d'un coup. Et nous, on est content : on n'a plus à s'emmerder avec cette scène-là (rires). Et on passe à une autre.

Benoît Delépine : Au début, on voulait tourner le film avec un iPhone ! On sortait du procédé inversible avec MAMMUTH et on voulait une esthétique différente : lors des premiers repérages à Bordeaux, on a tenté plein de matériel, visionné le résultat à l'aveugle et l'iPhone est arrivé en tête. Malheureusement, on s'est aperçu que l'iPhone jouait sur une vitesse de 20 à 30 images / seconde, donc c'était trop compliqué de repasser ensuite en format cinéma, sans compter les problèmes de son et d'objectifs.

Gustave Kervern : On y viendra peut-être un jour !

KÉKÉLAND

Gustave Kervern : Cela relève du plaisir de rencontrer quelqu'un de différent. Le simple fait d'organiser un repas avec Brigitte Fontaine nous a séduit. C'est pareil avec elle comme avec des gens inconnus qui nous attirent.

Benoît Delépine : Brigitte a été à la hauteur de nos attentes. Le repas lui-même était extraordinaire. On s'est très bien entendu et lorsqu'on lui a dit qu'on la voyait dans le rôle de la mère des deux héros, elle nous a répondu : « Moi ? Une Mère ? Et en plus de deux vieux schnocks pareils ? Jamais ! Je ne veux jouer qu'une sorcière qui fume dans une forêt bretonne » (rires).

On lui a envoyé le scénario, en remplaçant « La mère » par « Une sorcière qui fume dans une forêt bretonne » et, le lendemain, elle nous a appelés, très enthousiaste. Pendant tout le film, elle n'arrêtait pas de dire « Je ne suis pas votre mère !!!! ». C'est un phénomène. Des gens indépendants, fantaisistes, plein d'humour comme elle, c'est fabuleux.

Gustave Kervern : Elle savait tous ses textes. Par contre, elle ne connaissait ni Poelvoorde, ni Dupontel. Elle est à l'image de Depardieu : ce sont des gens qui te flairent et s'ils ne t'apprécient pas, ils peuvent te mordre. Ce sont des instinctifs et on a eu de la chance qu'elle nous aime.



Benoît Delépine : Ce qui nous a fait super plaisir, c'est lorsqu'Areski Belkacem lui a demandé quel genre de gars on était. Elle lui a répondu : 'Ils sont comme nous'. Lui aussi nous a bluffés dans le film : par son calme, il contrebalançait parfaitement avec Brigitte.

Gustave Kervern : Ensuite, on a été voir Brigitte en concert et elle nous a sciés. Au-delà du personnage, il faut réécouter ses chansons, ses textes, son écriture poétique...

WAMPAS MELODY

Benoît Delépine : Pour AALTRA, notre producteur Vincent Tavier s'était donné deux mois pour trouver l'argent et nous pareil, pour écrire le scénario. Le hasard a voulu que ce jour-là Didier Wampas nous donne rendez-vous pour tourner dans son clip « Manu Chao ».

On y jouait deux mafieux, à côté d'un gros tas de billets de banque. On est venu sur le tournage avec Vincent qui a été pris dans le clip aussi, et on nous y voit signer des papiers... qui étaient les vrais contrats pour AALTRA (rires).

Gustave Kervern : On connaît Les Wampas depuis un bout de temps. A l'époque, ils nous avaient donné gracieusement la musique de fin d'AALTRA. Sur LE GRAND SOIR, on est allé vers eux, parce qu'ils ont des bonnes chansons, de l'humour, une dynamique joyeuse...

Benoît Delépine : ... Une distance aussi. De la poésie. J'adore ce qu'ils ont composé avec « Papillon ». Ils ont super bien joué aussi la scène de concert. On a tourné ça à Bordeaux, en battant le rappel de tous les vrais punks de la région pour qu'ils soient dans la salle. C'était un truc de fou : ils étaient tous bourrés, sauf Dupontel qui ne boit toujours pas et était effaré (rires).



RÉSISTANCE / EXISTENCE

Benoît Delépine : Brigitte nous avait fait un beau cadeau, en écrivant une chanson qui s'appelle « *Le grand soir* ». C'était vraiment un appel à la révolution et il devait conclure le film. Mais, au montage, on s'est aperçu qu'un appel aussi tranché ne nous correspondait pas : on n'y croit pas, alors pourquoi donner envie aux jeunes de tout casser ? Péter les choses en une journée ? Et après ? Franchement, notre idée est que c'est déjà à chacun de faire en soi la révolution.

Gustave Kervern : On a envie que les choses bougent mais si on ne donne pas de la force à son propos, ça ne peut pas marcher. Souvent, les révolutions se font d'une manière violente, malheureusement. On préférerait que les politiciens aient une vision à long terme de la société. Dommage que ça ne soit pas le cas...

Benoît Delépine : Ce qui est intéressant dans le film, c'est que chacun des personnages fait sa révolution, y compris les parents.

Gustave Kervern : Il n'y a jamais vraiment de morale. Jean-Pierre n'est pas un symbole de réussite (rires). L'idéal se situe à un plus petit niveau... Il y a eu trois fins possibles : dans le scénario du départ, on prévoyait de finir à la Madrague, en allant au bluff chez Brigitte Bardot (rires). Ensuite, on voulait terminer, sur la chanson de Brigitte Fontaine, en mettant le feu à la zone commerciale, mais comme on s'y était parfois senti bien, pourquoi faire ça ? Comme disait Benoît sur le tournage, c'était « foutre le feu à un sapin de Noël ».

Benoît Delépine : Ce qu'on avait prévu, ça faisait « Pieds Nickelés » dans le mauvais sens du terme. On est passé par de grands moments de solitude, avant de trouver la fin qui est à l'écran.

Gustave Kervern : Les choses simples sont souvent celles qui fonctionnent le mieux.

FICHE ARTISTIQUE

NOT

Jean-Pierre Bonzini
La Mère - Marie-Annick Bonzini
Le Père - René Bonzini
Le Vigile
Le Directeur du Grand Litier
L'Ex-femme de Jean-Pierre
La Jeune femme muette
La Punkette
La Mère de la punkette

Benoît POELVOORDE
Albert DUPONTEL
Brigitte FONTAINE
Areski BELKACEM
Bouli LANNERS
Serge LARIVIÈRE
Stéphanie PILLONCA
Miss MING
Chloé MONS
Yolande MOREAU

FICHE TECHNIQUE

Scénario **Benoît DELÉPINE** et **Gustave KERVERN**
Réalisation **Benoît DELÉPINE** et **Gustave KERVERN**
Image **Hugues POULAIN**
Son **Guillaume LE BRAZ**
Montage **Stéphane ELMADJIAN**
Décors **Paul CHAPELLE**
Costumes **Florence LAFORGE**
1^{er} Assistant Réalisateur **Gérard BONNET**
Direction de production **MAT TROI DAY**
Post-Production **Frédéric J. LOZET**
Producteur **Jean-Pierre GUERIN**
Production exécutive **Christophe VALETTE**
Producteurs délégués **et ANGA PRODUCTIONS**
Benoît DELÉPINE
Gustave KERVERN
André LOGIE
Gaëtan DAVID
Une coproduction franco-belge **GMT PRODUCTIONS**
NO MONEY PRODUCTIONS
PANACHE PRODUCTIONS
LA CIE CINÉMATOGRAPHIE EUROPÉENNE
En coproduction avec **ARTE France Cinéma**
WDR / ARTE
BETA FILM

Avec la participation de

CANAL+
CINÉ+

ARTE Grand Accord
BELGACOM

En association avec

La Banque Postale Image 5
Cofinova 8

Avec le soutien de

La Région Aquitaine
La Région Poitou-Charentes
Le Département de la Charente

Le Tax Shelter du Gouvernement fédéral de Belgique

Avec la collaboration de

ECLA Aquitaine
Poitou-Charentes Cinéma
Commission du Film Poitou-Charentes

En partenariat avec le

Pôle Image Magelis
CNC

France 2012 - Durée: 92 ms - Format image : 2.35

© GMT Productions - NO MONEY Productions - ARTE France Cinéma - WDR/ARTE
PANACHE Productions - La Cie Cinématographique - BETA FILM - 2011.
Tous droits réservés - Visa d'exploitation N° 129 367

Dépôt légal 2012

Crédits Photos : © Théo Synchro X



AD VITAM